La fabrication des articles de maroquinerie a pris un grand développement depuis vingt-cinq à trente ans; elle était jusque-là limitée aux portefeuilles. L'invention du porte-cigare qui date de 1830, et celle du porte-monnaie qui ne remonte pas au delà de 1840, l'extension donnée à l'emploi du maroquin, du cuir de Russie, ont transformé cette industrie, qui a pris une sérieuse importance en France, en Angleterre et en Allemagne. On cite un fabricant de porte-monnaies qui, en dix ans, a pris vint-cinq brevets, créé six mille modèles et introduit dans la confection de cet article tant de précision et d'économie que vingt-deux ouvriers différents et douze ou quinze machines concourent à la fabrication d'un porte-monnaie du prix de 25 centimes. Les petites machines en usage dans cette industrie ne sont pas l'œuvre de mécaniciens de profession; inventées par des fabricants ou des ouvriers, elles sont perfectionnées chaque jour par des hommes du métier.

Fabrication de perles artificielles.

Tourneurs sur ivoire.

L'éventail se compose d'une monture et d'une feuille. La monture s'appelle en terme de métier *pied* ou *bois*. Pour la faire on débite avec la scie dans un morceau de bois, d'os, de nacre ou d'ivoire, les *brins* qui forment le dedans et les deux *panaches* destinés à protéger la feuille, quand l'éventail est fermé. Cette feuille est quelquefois simple et le plus souvent double. Le vélin, le parchemin, le papier, le taffetas, le satin, le crêpe ou la gaze de soie en fournissent les matières premières. Les éventails ordinaires sont lithographiés ou gravés et coloriés; les éventails riches sont peints à la gouache ou à l'aquarelle par des artistes connus sous le nom de *feuillistes* et quelquefois même par des peintres renommés.

Fabrication des porte-monnaie.

La fabrication de ce petit objet n'occupe pas moins de dix-huit à vingt ouvriers différents. Le pied est fait en général dans le département de l'Oise. C'est à Paris qu'on imprime ou qu'on teint la feuille et qu'on monte l'éventail. L'importance de cette fabrication est évaluée à plus de huit millions.

L'invention de l'éventail remonte à la plus haute antiquité; son usage est très-généralement répandu. On le voit figurer sur les monuments égyptiens et assyriens, sur ceux des Aztèques; les Chinois le connaissaient onze siècles avant notre ère. Aujourd'hui la France, l'Espagne, l'Inde, la Chine et le Japon en approvisionnent le monde entier. Notre commerce en établit au prix de 5 fr. 50 la grosse (3 centimes la pièce), mais les Chinois dépassent encore ce bon marché : on trouve à Canton des éventails qui ne se vendent que 9 fr. le mille.

L'art du sculpteur sur bois florissait au moyen âge; mais si son application était alors fort répandue, il n'y avait parmi les milliers d'artisans qui se livraient à ce travail qu'un petit nombre de véritables artistes. Les grandes familles eurent le privilége de posséder quelques chefs-d'œuvre, du genre de ceux que le musée de Cluny étale dans leur savante naïveté.

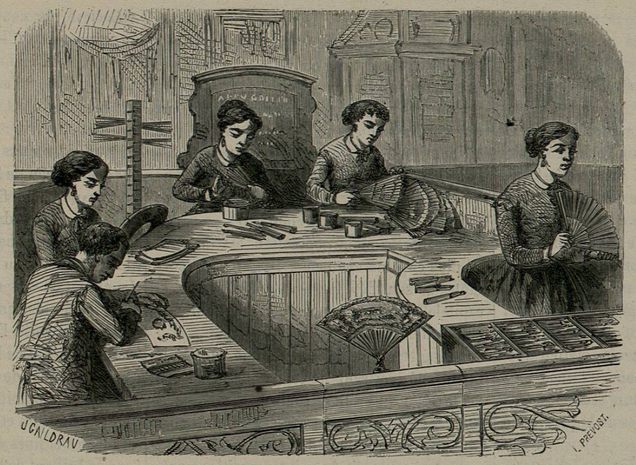
Le goût moderne a su apprécier tout ce qu'on pouvait tirer de cet art merveilleux. Il n'est pas

aujourd'hui un grand seigneur qui n'ait un salon, un boudoir, une chapelle dont le bois sculpté ne fasse tous les frais d'ornementation. Il n'est pas un artiste qui ne rêve la possession du classique bahut.

La sculpture sur bois appliquée aux objets de fantaisie et de petit ameublement, est une industrie toute récente. Les touristes qui ont parcouru la Suisse depuis une trentaine d'années, ont vu les pâtres de l'Oberland bernois chasser devant eux leurs troupeaux en taillant de la pointe d'un couteau rustique une foule de sujets recherchés des voyageurs. Cet art, maintenant très-cultivé dans les environs de Brienz, était resté fort arriéré au point de vue de la forme et du dessin. Il conservait un caractère trop primitif pour une époque où le goût a acquis une si grande pureté.

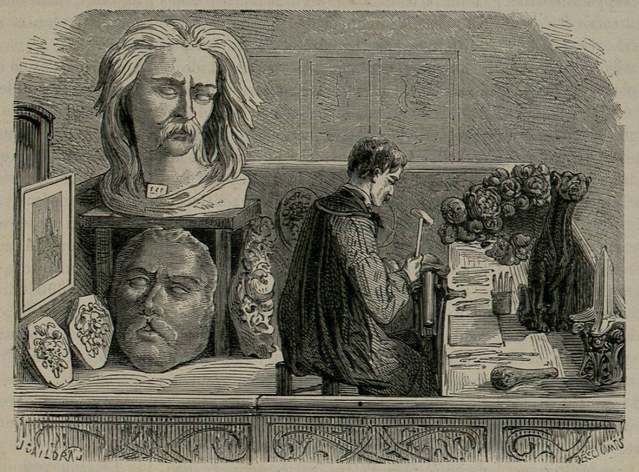
MM. Wirth, anciens élèves de Pradier, eurent l'heureuse inspiration d'apporter la science au milieu de ces ouvriers de la nature. Ils fondèrent une école de sculpture où leurs élèves firent les plus rapides progrès. Six ans suffirent pour créer une usine importante dans laquelle 400 artistes environ taillent, creusent et transforment le bois qui prend dans leurs mains habiles les formes les plus diverses.

C'est une rude concurrence pour la France où tout bûcheron, tout montagnard est plus ou moins sculpteur en bois en même temps que boisselier et tourneur; mais c'est une concurrence que, grâce à l'industrie parisienne, l'art français soutient avec honneur, ainsi que l'Exposition le prouve. La sculpture sur



Fabrication d'éventails.

Sculpteurs sur bois.



Plomberie d'art. — Repoussage au marteau.

bois, au point où elle est maintenant parvenue, ne le cède en rien à la sculpture sur pierre et sur métaux. On n'a jamais été plus loin dans la vérité des formes, dans l'expression des physionomies, dans le fini des détails et dans l'harmonie de l'ensemble. Le ciseau du sculpteur uni au talent de l'ébéniste produit des miracles d'élégance et de légèreté.

N'oublions pas de noter le bon marché relatif auquel on parvient à établir ces objets d'art. Il s'explique par ce fait qu'on évite pour dégrossir le bois la longue opération du pointage. Les sujets sont dessinés, d'après le modèle, sur les faces d'une pièce de bois d'un cube régulier, de manière à ce que tous les tracés profilent entre eux. On dégrossit ensuite. Cette manière de procéder, bien plus rapide que le pointage, a pour résultat de faire de chaque création une œuvre originale plus ou moins différente de toutes celles qui ont été exécutées sur le même dessin.

Nous parlions de la perfection de la sculpture sur bois; ce qu'on croirait à peine, c'est que des ouvrages en plomb, métal en apparence si ingrat, peuvent ne point le céder en légèreté apparente à ceux dont le bois fournit la matière première. On en a la preuve dans l'atelier même que nous représentons; il y a là un bouquet d'une grâce, j'allais dire d'une fraîcheur incomparable. Il est vrai qu'il a pour auteurs les artistes à qui est due la flèche en plomb martelé de Notre-Dame de Paris.

V. Meunier.

IV

Les Laines d'Australie.

Le président de la Chambre des communes en Angleterre est assis, au Parlement, sur un petit sac de laine. Cet usage n'est pas aussi singulier qu'il peut le paraître tout d'abord. L'Angleterre a dû, en effet, sa première prospérité au commerce des troupeaux et des laines : il y a pour elle honneur et profit à ne pas perdre de vue ce point de départ, cette cause lointaine de sa grandeur actuelle. Le sac de laine du président est donc là pour rappeler à tous les députés la simple origine de leur fortune et pour les engager à voir toujours dans l'agriculture et dans le commerce les meilleures sources de la prospérité publique et privée.

L'Australie et Victoria, plus que les autres, parties de ce continent, auraient pu éblouir nos regards. Il était si facile à cette terre de l'or, de se construire à l'Exposition universelle un palais d'or, ou tout au moins un arc triomphal doré sur toutes les faces, depuis la base jusqu'au sommet!

Elle a préféré néanmoins à cet étalage éblouissant une installation plus modeste.

L'Australie devant, comme l'Angleterre, sa première prospérité au commerce des laines, la colonie a voulu, comme la métropole, ne pas perdre de vue ce point de départ de sa fortune actuelle. Elle a donc pris le sac de laine pour emblème, et plus encore, elle l'a pris pour ornement.

J'aime, pour ma part, cet arc de triomphe sans faste que l'Australie a placé devant son exposition tout agricole et pastorale.

Il se compose de ballots de laine superposés. Ces ballots, de forme cubique très-régulière, se prêtant comme des blocs de pierre à certaines dispositions architectoniques, on en a formé quatre piliers supportant trois arcades cintrées. Les deux arcades latérales donnent accès dans la galerie réservée aux produits australiens, l'arcade centrale est fermée. On y voit diverses photographies représentant les principaux édifices de Melbourne. Cet arc de triomphe pacifique est surmonté de moutons sur pied qui peuvent, si l'on veut, figurer le quadrige que les Romains aimaient à placer sur le haut de leurs arcs de triomphe.

L'exposition australienne comprend trois parties principales : 1° la Nouvelle-Galles du Sud; 2° Queensland; 3° Victoria.

Cette dernière partie est la plus importante, elle résume d'ailleurs toutes les productions du continent océanique, c'est donc surtout de Victoria que nous allons nous occuper.

Victoria, la plus petite des trois divisions que nous venons d'indiquer, occupe un territoire de 86831 milles carrés, c'est-à-dire à peu près égal à celui de la Grande-Bretagne, mais tandis que la métropole renferme 14 millions d'habitants, sur un même espace, Victoria n'en a guère que 600 mille. Mais Victoria est une colonie toute nouvelle, et depuis les premiers jours de son établissement elle a fait des progrès vraiment prodigieux. Elle n'existe que depuis trente-deux ans. C'est en effet le 15 août 1835 que quarante aventuriers débarquèrent en Océanie dans une petite baie qu'ils nommèrent Port-Philipp. Depuis ce premier établissement la colonie n'a pas cessé de prospérer, et la population est devenue de plus en plus compacte. Des villes importantes se sont déjà formées, et Melbourne, la capitale de Victoria, compte déjà plus de cent mille habitants.

L'Angleterre se félicite chaque jour de la prospérité croissante de cet établissement qui ne le cède qu'à l'Inde seule, mais non pas sous tous les rapports, car ses progrès sont plus rapides que ceux de l'Inde elle-même.

Victoria figurait dans les expositions précédentes. A la grande exposition de 1862, elle était même à la tête de toutes les colonies anglaises; il fut alors officiellement déclaré que ses produits formaient la collection la plus vaste et la plus variée qui ait jamais été envoyée en Europe par une colonie britannique.

La découverte de l'or, en 1851, dans les mines abondantes de l'Australie a eu pour Victoria de bons et de mauvais effets.

Elle a pendant plusieurs années détourné de l'agriculture presque tous les esprits ainsi que presque tous les bras. Une véritable fièvre s'empara des colons, on désertait les villes, on abandonnait les troupeaux, les pâturages, les moissons pour courir vers les mines et pour recueillir sa part d'or, pour faire fortune en quelques jours, mais ce désordre cessa bientôt, l'exploitation des mines organisée par le Gouvernement avec régularité ne permit plus les gains prodigieux et rapides, la production, du reste, tomba bientôt de moitié, et les habitants rentrèrent presque tous dans leurs habitations qu'ils n'auraient pas dû quitter. L'agriculture et l'élève des bestiaux se ressentirent nécessairement de ce délaissement passager, mais fort heureusement il resta dans la colonie une foule d'émigrants partis de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande pour chercher fortune dans les mines de Victoria. La plupart n'y ont rencontré que la misère, mais ils se sont voués depuis à la vie agricole et pastorale dans laquelle ils trouvent la richesse et par surcroît le bonheur.

Si les produits de Victoria sont très-variés, ils ne sont pas tous estimés. Il en est de communs. Mais les laines forment une classe de produits supérieurs qui jusqu'ici ont fait la fortune de l'Australie et qui seront toujours l'une des parties les plus importantes du revenu de cette colonie.

L'Australie est, en effet, admirablement disposée pour l'élève des moutons. La température du pays atteint rarement un degré très-élevé, la contrée offre de nombreuses prairies et d'excellents pâturages, l'eau seule manque parfois, mais, grâce aux pluies abondantes, on peut l'accumuler sur les pentes des collines, ou dans les vallons, en réservoirs artificiels.

Toutes les races ovines peuvent s'acclimater sous le ciel de l'Australie, et même y acquérir plus de finesse, des toisons plus soyeuses et plus délicates.

En général les belles laines proviennent des districts situés au nord de l'État de Victoria. Le climat de ces provinces septentrionales est plus favorable que celui des environs de Melbourne, soit à l'élève des bestiaux, soit au développement de leurs qualités. Les laines y acquièrent plus de finesse et plus de brillant.

Les races dominantes en Australie sont les moutons angora et les alpaca qui fournissent ces belles et fines étoffes qui possèdent presque le brillant de la soie. Nous en voyons de très-beaux spécimens dans les vitrines de la société d'acclimatation de Victoria.

Les mérinos importés en Australie y prospèrent également et fournissent d'excellents produits.

Enfin les diverses races indigènes donnent des laines très-remarquables.

Aussi le jury international a-t-il largement récompensé les exposants australiens en leur distribuant de nombreuses médailles d'argent et de bronze.

Il faudrait citer presque tous les échantillons apportés, mais ce serait un peu long et nous devons nous borner à mentionner ici les laines de M. John Bell, de Melbourne, celles de M. Goldsborough, de Melbourne aussi, de M. Learmouth, d'Ercildown.

M. Goldsborough mérite une mention spéciale, il a mis sous nos yeux dix balles de laine et divers échantillons qui la présentent sous toutes ses formes et dans ses divers degrés. Ce sont d'abord des toisons à l'état brut en suint; puis des toisons dégraissées, des toisons lavées, et d'une blancheur éblouissante.

La commission de Victoria nous présente aussi des échantillons à divers degrés de préparation, mais elle fait plus en plaçant sous nos yeux des tissus ainsi que des châles de laines pures et de qualités fort remarquables.

Ces produits, très-recherchés par les fabricants européens, sont heureusement assez nombreux et peuvent satisfaire à bien des demandes. Ainsi, en 1865, l'Australie, ou pour mieux dire la colonie de Victoria, a exporté 40 400 000 livres de laine, c'est-à-dire pour une valeur de 75 millions de francs. Cette production va croissant de jour en jour, et dans l'avenir elle ne peut que se développer encore.

Le gouvernement anglais fait de louables efforts pour encourager les producteurs australiens.

Les *squatters* ou éleveurs de troupeaux considérés autrefois comme des hommes vils et sauvages, sont devenus, grâce à certaines immunités, grâce à la protection efficace et directe du gouvernement, l'aristocratie de la contrée.

Les squatters formaient autrefois des populations nomades. Le squatter ne cultivait pas la terre, n'élevait même pas ses moutons, il se bornait à les promener de pâturage en pâturage, à travers les prairies désertes, et quand un trafiquant se présentait, il vendait sur pied son troupeau, pour en former ensuite un autre.

Aujourd'hui le squatter n'est plus nomade. Le gouvernement lui loue, moyennant un droit au pâturage, renouvelable d'année en année, une certaine étendue de prairies. Le squatter locataire s'enferme dans son lot qu'il fait enclore et sur lequel il établit sa demeure. Il vit en véritable colon, étudie et met en pratique les meilleurs moyens de faire prospérer ses bestiaux, et d'en retirer les produits les plus avantageux. Il ne vend plus ses troupeaux sur pied, mais il sait se défaire tour à tour du lait, de la viande, du suif, de la corne et des toisons que produisent ses brebis, en d'autres termes il élève ses troupeaux avec intelligence et leur fait rendre tout ce qu'ils peuvent produire.

PAUL BELLET.

VII

Bois russes façonnés.

Environ *deux cents millions d'hectares* en forêts, telle est la part de bois de la Russie d'Europe seule, car pour la Russie d'Asie nous sommes forcé de la laisser de côté; l'étendue de forêts y est considérable, on le sait, mais on ne possède aucun renseignement précis sur leur contenance. Ajoutons encore que le total lui-même que nous venons d'énumérer ne doit être accepté qu'avec une certaine réserve; car beaucoup d'estimations n'ont pu encore y être faites qu'à vue d'œil.

La partie la plus boisée de toute la Russie, et en même temps celle qui contient les plus belles forêts, se compose des gouvernements du nord et du nord-est. De même — et cette concordance est curieuse — que nous disons en France, les grands massifs presque ininterrompus de l'Ardenne, des Vosges et du Jura, de même en Russie la plus grande partie des gouvernements d'Arkangel, de Vologda, d'Olonetz, Kostroma, Vintka et Orenbourg est couverte de forêts impénétrables et toutes inexploitées. De même qu'en Autriche, ce sont de véritables forêts vierges, et nous allons voir tout à l'heure ces énormes étendues de bois vers la Pologne renfermer les derniers vestiges d'animaux autrefois célèbres, même dans notre France, l'aurochs, par exemple, dont les derniers survivants, numérotés, appartiennent au czar et vaguent dans les immenses forêts du gouvernement de Grodno où chaque année on leur fait une chasse historique pour se donner le luxe d'en détruire quelques-uns. C'est de là qu'est venu l'aurochs du jardin d'acclimatation que le czar avait donné à l'Empereur. Dans ce pays, près du tiers de la superficie du sol est couvert de bois, et le massif de Vicalowisca, la retraite des aurochs, n'a pas moins d'un *million* d'hectares d'étendue.

Notre plus grande forêt française compte 22 mille hectares, et nous trouvons cela énorme : c'est tout au plus bon, en comparaison, à élever des lapins! Un million d'hectares représente, en moyenne, deux départements français.

Il s'en faut de beaucoup que toute la Russie d'Europe soit aussi magnifiquement pourvue de bois, car, avec son étendue énorme, ce serait par chiffres beaucoup plus élevés qu'elle compterait leur surface. Les gouvernements du centre se déboisent rapidement à mesure qu'ils se peuplent et se civilisent; déjà plusieurs d'entre eux manquent de bois de chauffage. Ainsi disette sur un point où les fermiers sont obligés de remplacer le bois par le *kisiak*, ou fumier des étables transformé en briques, et de l'autre abondance et surabondance de bois qui n'a plus ni valeur ni possibilité d'écoulement. Ces faits ne tiennent évidemment qu'au défaut de communication dont gémissent toutes ces populations encore si arriérées. Viennent les voies de fer et les chemins vicinaux, vienne une culture tant soit peu intensive, et le fumier, au lieu d'être brûlé au milieu d'une fumée infecte, retournera à la terre dont il doublera la fécondité, tandis que les bois de premier ordre gagneront l'étranger et que les bois de seconde catégorie, consommés dans les pays voisins, porteront l'aisance et le bien-être dans ces gouvernements aujourd'hui délaissés.

Une dernière considération doit être présentée quand on parle des immenses richesses forestières de la Russie, c'est qu'il faut tenir compte, dans l'évaluation de ces surfaces, des conditions climatériques qui rendent et rendront toujours une grande partie de ces espaces improductifs. En effet, toute la partie nord du continent est soumise à une température qui empêche toute culture : ce qu'on y appelle *forêt* se compose de broussailles absolument sans exploitation possible et couvrant un sol marécageux incapable de produire des arbres de valeur. Dans le gouvernement d'Astrakan, 94 parties sur 600 sont incultes et pour la plupart incapables de toute culture, ce sont d'immenses déserts interrompus par les broussailles dont nous parlions tout à l'heure. Le génie de l'homme ne fera jamais rien là, le sol manque et, plus encore, la chaleur. Après celui-ci vient le gouvernement d'Arkangel dont les deux tiers de la superficie sont, par les mêmes causes, absolument improductifs. Ajoutons-y le Somara dont la moitié au moins est inculte. Combien d'autres encore dans cette zone et au-dessous, jusqu'à Saint-Pétersbourg, voient leurs terres incultes varier entre le vingtième et le quarantième du sol!

Sans bois, un Russe ne pourrait pas vivre. Pour lui le bois est la matière universelle, il est tout. Son toit, sa maison, son lit, ses meubles, du plus petit au plus grand, ses chaussures, sa toile, que sais-je? mille utilités sont journellement par lui demandées au bois. La forêt est une mine inépuisable et bienveillante dans laquelle il puise sans compter. Muni de sa hache de ceinture qui ne le quitte jamais, et remplace chez lui le modeste couteau de notre paysan, il coupe, taille et tranche avec une habileté et une sûreté de main dont nous sommes toujours émerveillés. Aussi l'exposition des bois travaillés est-elle vraiment intéressante, ne fût-ce, aux yeux du plus grand nombre, que par l'extrême diversité des objets exposés.

Chaque grande division territoriale a donné naissance à une pyramide particulière : c'est une fort ingénieuse idée de grouper les objets exposés par la même région. Au premier plan, à droite, nous trouvons la pyramide finlandaise avec ses matières forestières presque brutes : écorce des bouleaux pour le tannage des cuirs, écorces de saule pour le même usage, du tan d'écorce de Bousserolles (Sumac, en russe *Soumak*); des graines d'épicéas, de pins sylvestres récoltées par les soins de l'institut forestier d'Évoïs. Des résines jaunes pour brasseries. L'association de ces mots *résine* et *bière* me semblait difficile à expliquer, et mon esprit trottait fort loin à ce sujet, quand je finis — par où j'aurais dû commencer — par demander quelques explications à l'un des commissaires, et j'appris qu'en Finlande, comme en Allemagne, on enduit de résine, à l'intérieur, les tonneaux dans lesquels on garde la bière. Quel est le but de cette opération? Ce ne peut être de fermer les fentes du bois : un bon tonneau n'a pas de fente. Tout au plus serait-ce pour obturer les pores, ce qui est bien possible, afin d'éviter l'évaporation extérieure. Mais ne serait-ce point plutôt pour que l'action antiputride des matières résineuses et goudronneuses agît sur la fermentation trop facilement putride des matières amylacées? Toujours est-il que nous avons appris en même temps comment se fait l'opération, et nous la rapportons ici dans l'espoir qu'elle sera utile à quelques personnes : on ôte un fond du tonneau, on y verse de la résine pure jaune fondue à laquelle on met alors le feu : on replace le fond et l'on roule. L'intérieur du bois se trouve ainsi légèrement carbonisé, enfumé et enduit d'une sorte de térébenthine goudronneuse que la chaleur incorpore au bois.

Avis aux amateurs!

A côté de la fameuse résine à bière, voici,